

L'autobiographie telle qu'elle se manifeste dans la littérature de l'Occident, le "récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité" (Lejeune, 14), remonte à l'époque du préromantisme. C'est l'époque où la conscience de soi et de l'Histoire transforme de fond en comble la vision de l'homme et de sa place à l'intérieur de la communauté. L'unicité de l'individu, le fait d'être autre, comme le dit Rousseau sur la page d'ouverture de ses *Confessions* (« Si je ne vaudrais pas mieux, au moins je suis autre »), bref sa personnalité et les secrets de sa vie intime, sont étalés aux yeux des lecteurs.

En tant que genre intimiste et narcissique, l'autobiographie fait fureur tout au long du 20^e siècle, le siècle qui est gorgé d'individualisme et par là s'intéresse vivement à la littérature du moi. En même temps on constate que les autobiographes, surtout les autobiographes-littérateurs, ne font que contester le genre et ses conventions. Surtout pendant la seconde moitié du siècle, la méfiance croissante à l'égard du langage et ses facultés représentatives, nourrie par le scepticisme postmoderne à l'égard de toute représentation artistique et de l'Histoire, aboutit à une mise en question du pacte de vérité qui se trouve à la base de l'autobiographie traditionnelle.

A cause de l'intrusion de l'imaginaire, la frontière entre autobiographie et roman devient de plus en plus floue. Le pacte romanesque est substitué au pacte autobiographique, l'autobiographie fait place à l'autofiction, une sorte de réinvention romanesque du vécu. L'autobiographie se transmue en une construction plutôt qu'une reconstruction d'une vie.

Effectivement trois des cinq contributions dont se compose le présent numéro de RELIEF, entièrement consacré au 20^e siècle et au début du 21^e, portent sur des récits autofictionnels, à savoir l'article d'Hélène Jacomard sur Yasmina Reza, celui de Jeanette den Toonder sur France Daigle et celui d'Anne Marie Guinoune sur Driss Chraïbi et Maïssa Bey. En outre les textes autobiographiques de Marguerite Duras que Monique Pinthon examine dans son article, sont loin d'être des récits de vie traditionnels, étant donné que Duras refuse les repères d'ordre historique et retravaille sensiblement des circonstances et personnages de sa vie passée. Il n'y a que *La vie secrète de Salvador Dali* qu'analyse Maarten van Buuren, qui semble échapper au verdict de non-conformisme. Cependant, il arrive qu'ici aussi les clauses du pacte autobiographique soient violées. Plutôt qu'une reconstruction plus ou moins fidèle de sa vie, l'auteur Dali nous présente une autoanalyse à partir d'un syndrome, la paranoïa. Le titre de son autobiographie où revient le nom propre de l'autobiographe, est d'ailleurs significatif : Dali se considère comme un 'cas' psychanalytique sur lequel ses lecteurs pourraient prendre exemple.

Le texte de Dali attire notre attention sur une clause du pacte autobiographique que nous n'avons pas encore mentionnée, à savoir le lien entre la vie unique de l'autobiographe et l'univers. En général l'autobiographe a tendance à universaliser sa vie passée, à la mettre en rapport avec celle de ses lecteurs. Ainsi Rousseau, que l'on pourrait catégoriser tout de même parmi les nombrilistes de premier rang, annonce dès le prologue de ses *Confessions* de considérer celles-ci comme « première pièce de comparaison pour l'étude des hommes » (39). Citons encore Simone de Beauvoir, qui dans l'introduction de *La force de l'âge*, le deuxième tome de son autobiographie, déclare : «... médiocre ou exceptionnel, si un individu s'expose avec sincérité, tout le monde, plus ou moins, se trouve mis en jeu. Impossible de faire la lumière sur sa vie sans éclairer, ici ou là,

celle des autres » (10). Cette ouverture sur le monde extérieur, nous la retrouvons dans tous les textes autobiographiques ou autofictionnels qui sont discutés dans le présent numéro. Chez Duras, il s'agit du continuum de la vie et de l'écriture, un thème que l'on rencontre chez de nombreux autobiographes-auteurs, les autofictions de Reza se caractérisent par une écriture contestataire centrée sur l'autocritique, les métatextes autofictionnels de Daigle interrogent le devenir de l'auteure dans le contexte d'un territoire géographique, et les romans autofictionnels de Chraïbi et Bey combinent la critique sociale et l'écriture thérapeutique.

Enfin, l'intimisme de l'autobiographie française de l'Occident a été fortement marqué par le contexte culturel où elle est née. Dans son étude sur quelques textes autofictionnels de la littérature maghrébine, Anne Marie Guinoune souligne à juste titre que les auteurs francophones maghrébins font partie d'une culture communautaire musulmane où le moi est tabou. L'autobiographe maghrébine se voit donc obligé d'imbriquer le vécu personnel dans le nous de la communauté. En outre, il ou elle ne peut s'exprimer en tant que 'je' qu'en français. Ironiquement, c'est la langue du colonisateur qui lui permet d'exposer sa vie intime et de la partager avec le lecteur.

Simone de Beauvoir, *La force de l'âge*, Paris, Gallimard, 1960.

Philippe Lejeune, *Le pacte autobiographique*, Paris, Éditions du Seuil, 1975.

Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, Paris, Garnier-Flammarion, 1968.